

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 52

Artikel: Le nouvel an au Tonkin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Veux-tu que je t'aide ? — reprit la mère.

— Non, non, maman ! reste bien tranquille. J'aurai fini en un clin d'œil : mon-sieur Georges, aidez-moi donc.

Il s'empresse ; la table fut poussée dans un angle de la salle, et une nappe fine et blanche fut étalée avec soin. Ensuite, un nombre sûrement trop grand de serviettes, assiettes, verres, fut disposé.

— Pourquoi pousses-tu la table, Suzanne ?

— Mais pour laisser le passage libre, ma-maman — répondit-elle tranquillement.

— Georges revenait vers la cheminée.

— Oui, un Enfant Prodigue moderne ; repentant, certes, mais non ruiné et misé-
rable ; avouez que cette misère affirme bien plus la bonté du père que le repentir du fils ?... Un enfant prodigue cosu et soigné, avec des chèques dans sa poche, ayant commencé à édifier une fortune qui peut devenir importante... Un enfant prodigue mauvaise tête, pas méchant pour deux liards, rongé réellement de remords, ne demandant qu'à venir se jeter aux genoux de son père, mais ayant attendu, par orgueil, d'être indépendant et relativement riche... Et, au re nouveauté encore : Un enfant prodigue marié, ayant épousé par amour une femme charmante, qui lui a donné des enfants charmants comme elle... Ces chers petits êtres plaident, presque sans parler, rien que par leur charme la cause du père devant l'aïeul sévère, au fond très tendre, et ne demandant qu'à pardonner.

Il s'arrêta, regardant encore la pendule, écoutant attentivement les vagues bruits de la rue ; sa voix était chaude, prenante, persuasive, dans sa caressante douceur ; M. Dauriac, ne devinant rien encore, mais remué par la similitude des situations, écou-
tait avec intérêt.

Georges se tourna à demi vers la mère ; elle avait compris, elle, et le fixait d'un œil ardent où déjà tremblaient des larmes ; ses lèvres frémissantes interrogeaient sans pro-
férer aucun son ?... Un sourire et un léger signe de tête lui répondirent éloquentement : « Vous avez deviné, courage ! »

Suzanne, les mains jointes, priant peut-être, peut-être admirant l'orateur, regardait tantôt celui-ci, tantôt son père... Petit Noël caressait doucement de sa fine menotte, la grosse main de M. Grand-Père.

Soudain, Georges se tourna complètement du côté de madame Dauriac.

— Autre chose encore : « Mon héros a sa mère ; ce n'est pas uniquement devant le père, maître omnipotent et unique, qu'il va s'agenouiller... Sa mère, doux avocat qui a plaidé pour lui, qui le pleure, qui l'adore malgré tout. Quand je vous dis que j'ai grandement transformé, et suis éperdument moderne. »

M. Dauriac eut comme un pressentiment.

Oh ! une plaidoirie, rien de plus...

— Et le dénouement ? — demanda-t-il un peu sèchement, essayant de se raidir. — L'avez-vous modernisé aussi ?

— Que non pas ! Il est trop beau ! Le sub-
lime pardon, le paternel amour y rayonnent divinement.

Un faible tintement de sonnette vibra dans le vestibule ; Martine devait être aux aguets, la porte de la rue fut aussitôt ouverte : Suzanne s'assit, sans force. Le petit Noël passa son bras autour du cou de M. Dauriac ; Georges continua, de sa voix la plus séductrice :

— Oui, le paternel amour !... Il n'y a

que cela... l'Enfant Prodigue paraît... il im-
plo-re... il est béni... Et voilà !...

* * *

La porte s'était doucement ouverte ; Ma-
dame Dauriac aperçut un cher visage, bien
changé, mais toujours reconnaissable pour
ses yeux maternels ; un cri sortit du fond
de ses entrailles, et elle appela :

— Norbert ! Norbert ! Ah ! mon Norbert !

— Maman ! maman ! — clamait l'Enfant
Prodigue, s'élançant, l'entourant de ses
bras. — Ah ! quoi qu'il advienne, je t'aurai
embrassée !

Rapidement, Georges Lartigue s'était di-
rigé vers la porte, où attendait une jeune
femme, que le brusque élan de Norbert avait
démassquée. D'un geste prompt, il lui enleva
ses fourrures, son capuchon, et l'amena,
très pâle, très émue, très belle, vers l'aïeul.

— Grand père, grand-père — suppliait
le petit Noël, se cramponnant à M. Dauriac,
car le premier mouvement de celui-ci de-
vant ce coup de théâtre avait été de repous-
ser l'enfant. — Grand-père, c'est maman,
ma petite maman si bonne et qui t'aime tant !
Il faut l'aimer un peu, pour que je t'aime
bien. Tu m'aimes, dis, et tu vas aimer ma-
man ?... Grand-père !

Et de ses douces lèvres, il couvrait de
baisers les joues de ce grand-père redouté.

— Mon père !... — murmura la jeune
femme, adorablement suppliante, joignant
les mains.

— Mon père ! — accentua Norbert s'ar-
rachant à sa mère et fléchissant le genou.

— Par pitié, pardonnez et accueillez-nous.
J'ai tant souffert loin de vous ? De toute
mon âme, je vous demande pardon.

— Louis, par grâce ? — conjurait Ma-
dame Dauriac en larmes.

— Alors, c'est ton fils, cet enfant ? — de-
manda l'aïeul après une longue minute d'at-
tente, de lutte intérieure, d'orgueilleuse re-
vanche paternelle.

— Oui, c'est mon fils... et le sien, l'en-
fant de mon Esther... fit le jeune homme
prenant la main de sa femme. — C'est notre
premier trésor, Noël Louis.

— Car je m'appelle aussi Louis, surtout
Louis, grand-père — appuya la petite voix.

— Louis comme toi... Oh ! embrasse ma-
man, dis, veux-tu ?

— Pour lui, pour ce trésor, je pardonne
— prononce gravement l'aïeul.

Il se leva, tout en tenant le petit sur son
bras, et attirant la jeune femme, se pen-
chant vers elle, lui mit un baiser au front.

— Et papa ? — réclamait Noël Louis.

— Et papa aussi, que tout soit oublié.

Il y eut alors un moment délicieux de
joyeuse confusion, Madame Dauriac attirant
à elle l'étrangère, Suzanne réclamant sa
part de tendre accolade, Norbert et Georges
s'embrassant.

Pendant ce temps, l'aïeul, en extase, re-
gardait de tous ses yeux l'enfant installé de
nouveau sur ses genoux.

— A moi... à moi... il est moi... l'enfant
de mon enfant, mon petit-fils... Je suis
grand-père... Ah ! que c'est bon ! — mur-
murait-il.

Et comme il paraissait ne pas vouloir lâ-
cher son joli trésor, son beau présent de
Noël, l'aïeul dut venir vers eux, s'agenouil-
ler, caresser le chéri de moitié avec son
mari, insatiable.

— Comme tu es gourmand ! — fit elle en
un badin reproche. — Tu le veux tout pour
toi !

— Qui m'ent dit tant de joie, si proche !
— Et Suzanne enlaçait sa belle-sœur. —

Nous étions si tristes ! Oh ! que c'est bien à
vous d'être venue, d'avoir osé ?

— M. rci, mon vieux ! — jetai en un fié-
vreux élan Norbert Dauriac à Georges Lar-
tigue. — J'hésitais... j'avais peur... sans
toi...

— Dis : Sans lui ! — riposta Georges en
un beau rire, montrant l'enfant. — Néan-
moins, j'avoue que mon scénario avait du
bon. J'ai du talent. Hein, quel succès !

— Et quelle gratitude ! A charge de re-
vanche. Dispose de moi quand tu voudras.

— Tout de suite, alors...

Et il lui parla tout bas.

— Esther, ma fille, — disait Madame
Dauriac revenant vers la jeune femme, —
vous possédez un autre gentil trésor, n'est-
ce pas ? Elle sera pour moi ?... Vous voyez,
de celui-là on ne me laisse point ma part.

— Oui, ma mère ; une petite Jeanne. L'an
prochain, nous vous l'amènerons, la maison
de commerce liquidée, quand nous vien-
drons nous fixer en France.

Elles continuèrent à causer de petite
Jeanne ; M. Dauriac se absorbait toujours en
l'enfant adoré déjà ; Georges et Norbert
virent à Suzanne.

— Suzanne, ma sœur chérie — dit l'En-
fant Prodigue — c'est l'heure des pardons,
tu l'as vu. Voici un grand criminel, très re-
pentant, qui a bien expié dans l'exil son
ambition, lui aussi. Veux-tu imiter notre
bon père et grâcier ?...

— Je vous aime tant, Suzanne ! — bal-
butia Georges. — Je n'ai jamais cessé de
vous aimer.

Norbert vit des larmes, un sourire, de-
vina le pardon, et allant vers son père,
quoique un peu intimidé :

— Mon bien-aimé père, voici un autre
coupable qui implore également sa grâce.
Il veut avoir également le droit de se dire
votre second fils... Soyez miséricordieux
jusqu'au bout.

Suzanne, tremblante et ravie, se laissait
amener par Georges ; et celui-ci obtenait le
droit de faire scintiller à la main de la dé-
laissée de jadis, à présent si heureuse, le
diamant qui avait appartenu à sa mère.

* * *

Oh ! le joyeux réveillon, servi par Mar-
tine qui pleurait et riait ! Quelle gaieté, quel
doux bavardage sans fin, quel bonheur im-
mense !

Pauvres chers vieux qui avaient déploré
de n'avoir rien à offrir à leur Suzanne, qui
avaient regretté pour eux-mêmes le doux
temps des surprises de Noël !

Les yeux humides, ils se regardaient un
instant, puis considéraient l'enfant de leur
fils, le fiévreux de Suzanne.

— Je vous aime ! — murmurait Georges
à la fiancée radieuse.

— Je suis le petit Noël, le cadeau de Noël
de grand-père et de grand-mère — répétait
fièrement l'enfant adoré, si caressant et si
beau.

Et les deux vieillards, se découvrant jeu-
nes encore, s'avaient qu'ils étaient comblés.

JEANNE FRANCE.

Le nouvel an au Tonkin

Fête nationale ou religieuse, le nouvel an
est, dans tous les pays du monde, le prétexte
de réjouissances. C'est par des festins et des
chants que s'exprime en général la joie de

vivre. Les Annamites ne font pas exception à cette règle.

C'est vraiment la fête officielle, familière et religieuse, que la fête du nouvel an au Tonkin. Si pauvre qu'il soit, l'Annamite a toujours quelques sapèques pour célébrer dignement la nouvelle année. Tout mouvement commercial cesse au moins pendant trois jours. La veille du premier janvier, dans la cour de son habitation, l'Annamite a dressé un bambou vert, pour indiquer aux ancêtres et aux parents morts leur habitation et, devant la porte donnant sur la rue, est planté un grand mât orné de feuilles de cocotier sauvage, de latanier ou de plantes de volatiles. Le soir, on y accroche une lanterne.

Mais le spectacle le plus curieux est dans l'intérieur des maisons. Dès l'entrée, on aperçoit, tracés à la craie sur le sol des arcs et des flèches, pour éloigner les mauvais esprits. En dehors de la porte, dans une petite niche, est un autel en l'honneur du génie du quartier; on brûle devant des cierges et bâtons d'encens.

Le jour de l'an, c'est aussi, au Tonkin, la fête des morts. Les tombes des ancêtres sont soigneusement débarrassées des mauvaises herbes. Souvent à l'entrée de la maison, se trouve pendu un immense chapeau de couleur, entouré de papiers dorés, placé là à l'intention des parents défunts.

A l'intérieur de la maison, à la place d'honneur, s'élève l'autel des ancêtres, magnifiquement orné et devant lequel sont disposés des brûle-parfums, des baguettes d'encens, ainsi qu'un repas copieux.

On invoque aussi le génie du puits, on lui demande de l'eau qui soit bonne.

A minuit, le 30 décembre, des pétards, des coups de tam-tam et de gong, annoncent que le grand festin va avoir lieu. Mais avant de se mettre à table, l'Annamite n'oublie jamais de peser l'eau qui vient de s'écouler et de comparer le poids à une même quantité d'eau de la nouvelle année. Si cette dernière est lourde, c'est le signe d'inondations probables. Dans le cas contraire, c'est un bon présage; la crue des fleuves sera modérée.

Pendant quatre ou cinq jours, la fête se continue. On fait trois repas par jour, et lorsque le dernier repas est terminé, on brûle tous les papiers dorés, donnés en offrande, avec accompagnement de pétards.

Le premier jour de l'an présente aussi un côté officiel. De très bonne heure, ce jour-là, les mandarins civils et militaires, revêtus de leur plus grande tenue, se rendent au palais du gouverneur et dans les pagodes. Un festin est offert par le gouverneur à tous les hauts fonctionnaires français et indigènes.

Voici, à l'occasion du nouvel-an, quelques superstitions qui ont cours au Tonkin. L'Annamite, à la fin des fêtes, ne sort de la maison que si la pluie ne tombe pas; il faut que le soleil soit le premier à pénétrer dans sa demeure, sous peine des plus effrayants pronostics. On doit s'abstenir, pendant la durée des fêtes, de faire des reproches à ses domestiques, sous peine d'être exposé à avoir à leur en faire toute l'année. Si les chats miaulent, pendant la nuit du premier de l'an, c'est un indice que les animaux féroces seront à craindre toute l'année.

Enfin, c'est un bon présage de voir entrer chez soi, le premier jour de l'an, avant tout autre étranger, un personnage de marque.

Poignée d'histoires

Une histoire de fou.

Dans une commune du canton de Vaud, écrit-on au *Confédéré*, le syndic délégua un

gendarme et un boulanger pour conduire un aliéné nommé Legrand, à l'asile de Céri. En chemin, le gendarme remarqua que, ce jour-là, Legrand avait toute sa lucidité d'esprit et qu'il serait difficile de le persuader d'entrer volontairement à l'asile; on décida de le griser, et nos trois héros firent une petite noce dans les auberges de Céri. Legrand attrapa une petite culotte, mais les deux gardiens en eurent un vêtement complet; aussi quand le trio pénétra dans l'asile, le directeur ne trouva pas leurs déclarations suffisamment claires et précises, et il télégraphia au syndic de la commune: « Lequel des trois est l'aliéné? » Le syndic répondit: « C'est Legrand ». Mais le télégraphiste écrivit: « C'est le grand. » D'un regard rapide le directeur mesura nos trois hommes et fit empoigner le plus grand des trois; c'était le gendarme! Ça le dégrisa. Mais plus il criait: « Je ne suis pas le fou, je suis le gendarme », plus le directeur s'enfonçait dans son erreur et concluait à une folie incurable. Aussi lorsque le malheureux gendarme voulut se révolter, lui fit-il mettre la camisole de force.

Le lendemain on reconnut l'erreur, lorsque le véritable aliéné, retourné à sa commune, alla trouver la femme du gendarme et lui dit: « Je ne savais pas que ton mari est fou, je l'ai conduit à l'asile! »

Contre les mauvais payeurs.

Voici l'époque des factures encaissées et des notes à rentrer! Sait-on le moyen original employé par les négociants de Baltimore pour amener les débiteurs récalcitrants à payer leurs dettes? Ils viennent de fonder, pour le renouvellement de leurs créances, une agence tout à fait originale. Voici comment elle fonctionne:

Elle envoie devant la porte des mauvais débiteurs une voiture à deux chevaux magnifiquement attelée, mais portant en lettres d'or sur des panneaux rouges cette inscription: « Mauvaises créances! »

Puis, du somptueux véhicule descendent deux employés coiffés de casquettes en cuir verni, et sur lesquels sont inscrits également les deux mots humiliants: « Mauvaises créances! »

L'un de ces deux hommes se présente alors au logis du débiteur récalcitrant, pendant que l'autre se tient debout près de l'équipage.

Les badauds s'empressent d'accourir et font un rassemblement auprès du « Char de la Dette ».

La même voiture revient deux ou trois fois par jour s'il le faut, devant la maison du mauvais payeur, en y faisant à chaque voyage une station de plus en plus longue.

Les pourboires

des grands de la terre

Epoque de pourboires et de bourse à la main que le Nouvel an.

Nous souhaiterions à nos braves lecteurs qui sont dans le cas d'en accepter, d'être mis en contact, ces jours-ci, avec l'un ou l'autre des distributeurs de pourboires que voici:

Chaque fois que le roi d'Angleterre s'invite chez un des amis pour quelques jours, il donne généralement cinq mille francs de pourboire. Ce chiffre s'élève à huit mille francs quand les domestiques sont particulièrement nombreux. Organise-t-on une partie de chasse en son honneur, Edouard VII fait remettre à chaque rabatteur vingt francs et aux gardes de cent vingt cinq à deux cent cinquante francs.

Les visites que le Roi fait aux Cours étrangères sont plus coûteuses encore. C'est ainsi que lorsqu'il y a quelques années Edouard VII s'est rencontré avec l'empereur François Joseph il a fait distribuer vingt-cinq mille francs de gratifications. La même somme a été remise au personnel de la Cour de Berlin quand le Roi a assisté à l'enterrement de sa sœur l'impératrice Frédéric.

Guillaume II est également très généreux. A chaque visite qu'il a faite en Angleterre, il a laissé vingt-cinq mille francs de pourboire, et à l'occasion de l'enterrement de la reine Victoria, cinquante mille francs.

Mais c'est le Tsar qui détient le record du pourboire parmi les souverains. Après son séjour en Angleterre, il a fait remettre au grand de la Cour, pour être répartie parmi le personnel, la somme de soixante-quinze mille francs, sous forme de chèque payable chez ses banquiers de Londres.

LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

In paysain de l'Aidjô avait vendu in vé en un botchie de lai frontière française. ai condition qu'ai iy livrerait frain de douane. Le paysain s'en vait le lendemain aivô in gros sai tchu le dos contre lai botcherie. Tiaint ai péssé devaint le bureau, les gabelous le récriainnent: Qu'ace que vos potchai dain ci sai? — I ai in gros tchin, qui ai vendu en in aimi l'âtre djô. — Euvri vote sai. — I veux bin l'euvri, main si mon tchin s'en fu, vos me le raitraiperais. — Ai faïe euvri le sai; main cheto feu, le tchin s'en fut ai peules gabelous ne poiainnent pu le raitraipai. Alors le paysain de se piaindre. Les douanies le consolainnent en iy payaint enne chope ai pea en iy d'iaint qu'ai velait bin le retrovay. En effet, le lendemain, le paysain revaingné aivô le maimme sai. Djé dà loin, ai crie es gabelous: Ace que vos vlais reuvri le sai? I l'ai tôt de maimme raitraipai; mai i ai aivu di mà. — Nian, nian: ai nos é prou fait de mà hiie: pes-say vôte tchemin aivôste sàle bête. Le paysain ne se le léché pe dire dous cos; c'était le vé qu'ai potchai dain son sai.

Stu que n'dpe de bos.

Passe-temps

Drôleries

Ce qui vaut mieux.

Il vaut mieux:

Filer doux... qu'un vilain coton.
Nourrir ses enfants... qu'une basse rancune.
Aborder un sujet... qu'une côte peuplée d'antropophages.
Revenir de son étonnement... que des galères.
Etre dans son assiette... que dans le pétrin.
Prendre quelqu'un par les sentiments... qu'au collet.
Tirer un fou d'artifice... que le diable par la queue.
Jouer de la clarinette... que du malheur.
Croquer une dragée... que le marmot.
Casser un carreau... que sa pipe.

Une collection de scies.

Si six scies scient six cyprès, six cent six scies scient six cent six cyprès.

Editeur-imprimeur: G. MORITZ, gérant.